

CHAPITRE IX

TÉMOIGNAGES LECLÉZIENS DES TRAGÉDIES DU XXI^E SIÈCLE : IMMIGRATION ET GUERRE DANS LES NOUVELLES « BARSÀ OU BARSÀQ » ET « L'ARBRE YAMA »

MARÍA JOSÉ SUEZA ESPEJO

1. INTRODUCTION

Il résulte incontestable que l'écrivain français prix Nobel de littérature en 2008 Jean Marie Gustave Le Clézio peut être considéré comme un exceptionnel témoin de notre époque dont l'œuvre sert à transmettre, à travers les fictions facilement reconnaissables pour les lecteurs dans la réalité qui les inspirent, sa vision de certains problèmes, situations ou dérèglements ¹ (comme dirait le réputé intellectuel Amin Maalouf) que la société du XXI^e siècle n'a pas encore su résoudre (pauvreté, injustice, conflits armés, inégalités sociales et économiques, absence de conscience écologique, ...). Et cela, malgré leur persistance et leur gravité qui met en relief le manque d'humanité, l'échec des valeurs humanistes dans ce nouveau siècle qui devrait être, après tant d'affreux exemples vécus au XX^e siècle dont les conséquences ainsi que les dénouements ont été tellement durs et honteux, une référence quant aux droits des personnes ainsi qu'à la coexistence respectueuse, pacifique, solidaire, empathique et égalitaire, si les peuples, les pays et les sociétés avaient eu la ferme volonté d'y réfléchir pour apprendre la leçon et en tirer la morale, dans le dessein de ne jamais répéter les mêmes erreurs, de les chasser pour toujours et construire un monde libéré de déséquilibres.

Dans ce sens-là, la littérature leclézienne, née de la sensibilité et de l'engagement d'un écrivain qui croit au besoin de dénoncer les situations injustes pour essayer de construire un monde meilleur, spécialement pour les plus défavorisés, acquiert le degré de dénonce sociale et s'inscrit dans une littérature douée d'un potentiel idéal pour éveiller la réflexion qui puisse provoquer un effet transformateur des sociétés car, comme affirme l'écrivain italien Erri de Luca, la littérature sert à lire la réalité.

¹ MAALOUF, A. : *Le Dérèglement du monde*, Livre de Poche, 2010.

Cette caractéristique générale dans la littérature leclézienne a été largement étudiée par des prestigieux chercheurs tels que Marina Salles dans ses ouvrages *Le Clézio, notre contemporain*, *Le Clézio, peintre de la vie moderne*, Claude Cavallero dans *Le Clézio, témoin du monde* et Keith A. Moser dans *J.M.G. Le Clézio : a concerned citizen of the global village*. Ce dernier affirme sur le travail de la première : « In her aptly named monograph entitled *Le Clézio, peintre de la vie moderne*, Marina Salles describes the writer as an artist that is astutely cognizant of the grave problems that afflict contemporary society »².

Nous avons constaté que l'engagement de J.M.G. Le Clézio avec les victimes les plus démunies des problématiques, contemporaines ou passées, ne constitue pas une nouveauté dans ses publications après le Nobel. Au contraire, il s'agit d'une des enseignes de sa littérature, comme le vérifient les histoires pré-Nobel de Lalla dans *Désert*, la jeune fille née dans un bidonville saharien qui vit l'exil à Marseille avant de retourner à son désert natal ; des deux adolescentes obligées à l'exode, poussées par la Seconde Guerre mondiale ou de la menace du génocide juif dans *Étoile Errante* ; de la situation des travailleurs originaires de l'Inde amenés à l'île Maurice pour y travailler au XIXe siècle, dans un régime qui pourrait être considéré d'esclavage dans *La Quarantaine* ou de l'expérience de la guerre soufferte par Ethel dans *Ritournelle de la faim*, pour en citer quelques exemples. Le Clézio ne renonce pas à cet engagement dans ses publications post-Nobel pour continuer à être la voix littéraire de la réalité vécue et soufferte par les plus fragiles et défavorisés du monde, comme, par exemple, du drame des africains quittant leurs pays à la poursuite de meilleures conditions de vie en Europe, au risque de leurs vies, dangereux et dramatique périple raconté dans « Barsa ou barsaq », ou du récit de la souffrance de deux enfants surprises par une émeute, qui déboucha en guerre civile dans leur pays, pendant qu'elles étaient au collège, se retrouvant sans la protection de leurs familles dans « L'Arbre Yama », deux nouvelles faisant partie du livre *Histoire du Pied et autres fantaisies* (2011).

Ces deux nouvelles, sous la focalisation de la dénonciation faite par notre écrivain d'injustices, déséquilibres et inégalités, nous serviront à appuyer notre affirmation sur la continuité de sa littérature à l'heure d'éviter l'oubli des questions qui sont d'actualité, en vertu de situations inhumaines subies par des personnages (des enfants, des jeunes ou des adultes) qui ont besoin d'être mises en premier plan afin que la société se voit obligée à réfléchir sur leurs conditions de vie, pour promouvoir des initiatives visant à chercher et adopter, sinon des solutions définitives, au moins la prise de conscience et la détermination pour trouver des voies alternatives, une fois pour toutes, et essayer d'établir un ordre social nouveau présidé par une maxime suprême, à base humaniste, capable de garantir les droits de toutes les personnes, qui protège

² MOSER, K. : *J.M.G. Le Clézio : a concerned citizen of the global village*, Lexington books, 2012, p. 8.

les plus démunis et qui bannisse la possibilité d'envisager la violence comme une option face aux tensions et conflits nationaux ou internationaux.

Les scénarios et les vicissitudes imaginés et utilisés par Le Clézio dans ses romans en général et dans les deux nouvelles que nous avons choisies pour les analyser plus en détail, continuent à être contemporains, ce qui démontre que la littérature de notre auteur jaillit de sa sensibilité envers les problèmes de notre temps qui devraient faire honte dans un monde très avancé dans quelques aspects, qui a eu plusieurs siècles pour apprendre de ses erreurs, mais qui continue à les reproduire, et certains, encore pire que dans le passé.

C'est le cas de l'immigration des habitants des pays du sud vers les pays du nord, étant l'Espagne un pays soit d'arrivée et de passage soit de destination finale, racontée dans « Barsa ou barsaq », phénomène actuel que l'Europe connaît bien depuis des années, mais qui ne s'arrête ni offre des opportunités d'une vie meilleure aux immigrants, qui souffrent et/ou meurent dans leur quête, ou se voient obligés à mener des existences de misère et de pénuries pour beaucoup d'entre eux.

La guerre et sa folle violence est une autre situation, honteuse mais réelle, recrée dans « L'Arbre Yama ». Des conflits, des assauts, des rébellions, ... tels que les ont malheureusement subis au XXI^e siècle des régions telles que l'Ossétie du Sud en Russie, de Gaza en Palestine contre Israël, ou des pays comme l'Ukraine, la Libye, le Liban, le Mali, le Soudan, la Somalie, le Nigéria, l'Afghanistan, Le Tchad, l'Irak, l'Éthiopie, la Syrie, la Sierra Leone, ... pour en nommer quelques-uns, et dont les principales et plus nombreuses victimes se comptent parmi la population civile. Des conflits qui ne cessent pas de s'intensifier et même d'être oubliés quand un autre surgit à la fois ou peu de temps après, comme si personne ne savait que, dans le compte rendu de la guerre il n'y a que des pertes irréparables de tous les côtés, y inclus celui des vainqueurs.

Donc, dans ces deux nouvelles, notre auteur témoigne et dénonce la cruelle et impitoyable réalité vécue soit par les immigrants qui quittent leurs pays africains à la poursuite du rêve européen qui n'est plus qu'un mirage, mettant leurs pieds sur ce rêve pour la première fois dans territoire espagnol, souvent aux îles Canaries, comme décrit Le Clézio dans « Barsa ou barsaq », soit par les enfants, concrètement par deux jeunes filles, emprisonnées au centre de conflits armés dans « L'Arbre Yama ».

La lecture de ces deux titres plonge les lecteurs dans deux des fléaux les plus saisissants du premier quart du siècle actuel (même s'ils existaient déjà avant), dans les contextes et circonstances qui les entourent ou qui s'en dégagent. Il décrit, expose, analyse. Aux yeux du premier monde, ils paraissent incompréhensibles de nos jours mais sont tristement réels. Notre auteur focalise son attention sur les injustices infligées aux plus vulnérables, les cibles parfaites victimes des inégalités dans un monde déshumanisé et engourdi envers la souffrance des autres, devenue quotidienne dans les journaux télévisés.

Et nous disons « dans un monde », car Le Clézio connaît bien le monde grâce à son inquiétude et grand intérêt pour s'approcher et apprécier d'autres cultures, d'autres peuples, d'autres philosophies de vie qui l'aident à mieux comprendre la richesse de la multiculturalité de la planète. Il s'agit d'un écrivain qui se déclare en quête perpétuelle d'un paradis jamais trouvé qui l'a mené à découvrir plusieurs pays et communautés de différents continents, dans l'espoir de discerner une façon d'organisation sociale basée sur des valeurs de respect, de solidarité et d'empathie à tous les niveaux de l'existence. Son intérêt va plus loin de ce qu'il connaît personnellement puisqu'il est attentif à la traversée de tous les passagers de la Terre et sa sensibilité, son engagement et son sentiment de justice sociale, deviennent dans sa littérature des histoires pour en être le témoin ou le porte-parole de ceux qui ne peuvent pas se faire écouter, tellement les sociétés paraissent faire la sourde oreille envers leurs problèmes.

« Barsa ou barsaq »³, dont le sujet est l'immigration, sujet très actuel⁴, raconte l'histoire de Mahama, aussi appelé Watson, jeune garçon qui travaille comme guide touristique dans l'île de Gorée. Ce jeune sénégalais décide de partir vers l'Europe avec l'espoir de pouvoir trouver un emploi en Espagne et envoyer le billet d'avion à destination de l'Espagne pour sa petite amie Fatou. Voilà ses espoirs pour commencer une nouvelle vie ensemble avec beaucoup d'opportunités, loin de leur terre qui ne leur offre pas la possibilité d'accomplir leur projet de vie. Notre écrivain décrit la préparation du départ, le rôle des intermédiaires, les conditions extrêmes et les imprévus de la traversée, la cruauté de l'arrivée en Europe, l'incertitude et le désespoir de ceux qui attendent sans recevoir un message rassurant de ceux qui sont partis.

« L'Arbre Yama »⁵ narre l'histoire de deux jeunes filles qui devront lutter pour sauver leurs vies quand elles sont surprises par une rébellion armée dans leur pays pendant qu'elles étaient au collège et que personne ne vient les chercher. Elles fuient l'école mais elles sont prises au piège, car leurs maisons ont été pillées et les adultes qui d'habitude s'occupent d'elles n'y sont pas. Elles se prénomment Mari, orpheline élevée par sa tante, et son amie Esmée, Libanaise, asthmatique, orpheline aussi à sa façon, car son père voyage beaucoup à cause de ses affaires avec des diamants et sa mère, remariée et habitant loin d'elle, ne la voit jamais. Le Clézio décrit l'angoisse et l'effroi des jeunes filles, ressentis dans leur périple pour se cacher et fuir les violents groupes de rebelles incontrôlés et sanguinaires qui sèment le pillage, la destruction, les viols, les mutilations, les assassinats, ... Seules et sans protection dans des circons-

³ LE CLÉZIO, J.M.G. : « Barsa ou barsaq », in *Histoire du Pied et autres fantaisies*, Gallimard, 2011, pp. 75-120.

⁴ Et déjà aussi étudié chez Le Clézio par Bernardette Rey Mimoso-Ruiz y Bruno Thibault, entre autres.

⁵ LE CLÉZIO, J.M.G. : « L'Arbre Yama », in *Histoire du Pied et autres fantaisies*, op. cit., pp. 121-153.

tances très dangereuses pour deux proies si faciles dans un territoire où tout système de justice et autorité s'est volatilisé, leur cauchemar fait penser aux conflits de Sierra Leone, étant l'appât de gain à cause des gisements de diamants au fond de l'affrontement, ou à n'importe quel conflit qui continue honteusement plus ou moins actif de nos jours, tels que ceux du Liban, la Syrie, l'Afghanistan ou l'Ukraine.

Au début du premier quart du XXI^e siècle, Le Clézio continue à travers ses histoires, comme il a toujours fait, spécialement à partir de 1980, à dénoncer les viols des droits des êtres humains là où ils se produisent, à mettre les sociétés face à leurs incongruités et à leurs problèmes dont la solution devrait être vite instaurée car il s'agit de tensions anciennes qui traînent depuis déjà trop longtemps. Il ne se lasse pas de répéter, à l'aide de différentes péripéties vécues par ses personnages, que les sociétés contemporaines qui ont su atteindre un haut niveau de développement dans tous les sens, devraient encore s'efforcer à reprendre le bon chemin qui mène à une coexistence égalitaire et juste pour tous les individus, quelles que soient leurs origines et leurs singularités. Sous la nappe de la beauté de la création littéraire leclézienne, les lecteurs voient clair et net le message de ses œuvres, la représentation de la vie quotidienne et les malheurs dus aux inégalités et manque d'opportunités qui subissent des personnes partout dans le monde, dans des territoires proches ou lointains.

Plus particulièrement, Le Clézio ne s'éloigne pas de ses chers personnages, assez souvent des jeunes, adolescents ou enfants, pour atteindre l'objectif de mettre en évidence les secteurs de la population qui sont les anneaux les plus faibles dans la chaîne sociale et donc, les victimes les plus propices, étant les plus démunies.

Dans les deux nouvelles choisies, les expériences extrêmes vécues par le jeune couple protagoniste de « Barsa ou barsaq » ainsi que par les deux jeunes filles de « L'Arbre Yama », serviront à représenter deux des grands fléaux qui n'ont pas cessé de se répéter ça et là pendant toute l'existence de notre écrivain qui a déjà plus de quatre-vingt-deux ans : l'immigration et les souffrances ainsi que la terreur des enfants obligés à vivre la violence et la folie de la guerre, lui-même l'ayant ressentie pendant son enfance à Nice, car il était enfant pendant la Deuxième Guerre mondiale, ne l'ayant jamais oubliée. Ses souvenirs de la souffrance provoquée par la guerre ont marqué ses premières années de vie, et ils émergent souvent dans ses discours, ses interviews, étant à la base de plusieurs de ses ouvrages et très récemment dans la deuxième partie de son livre publié en 2020, *Chanson bretonne, suivi de L'Enfant et la guerre : Deux contes*⁶, dont le titre du deuxième conte est assez illustratif quant à la question de la survivance du fantôme de la guerre dans sa mémoire.

Dans ce dernier titre, l'auteur fait appel à ses premiers traumatismes d'enfance autour de la grande confrontation européenne, car il est né à peine six mois après

⁶ LE CLÉZIO, J.M.G. : *Chanson bretonne suivi de L'Enfant et la guerre*, Gallimard, 2020, pp. 103-154.

son début. Il avoue que pour lui, enfant, la guerre n'était pas du tout un événement historique, mais des sensations ⁷, pour sentencier, de la façon la plus simple, une vérité nette et évidente : « [...] la guerre est la pire des choses qui peut arriver à un enfant » ⁸.

Le Clézio y expose sa personnelle perception de la guerre racontant l'épisode de l'explosion d'une bombe dans la cour du bâtiment qu'il habitait avec sa mère, son petit frère et ses grands-parents maternels. Il décrit l'effroi provoqué par la détonation : « C'est mon corps qui crie, pas ma gorge. Je n'ai pas choisi ce cri. Je n'ai pas choisi cet instant. C'est cela la guerre pour un enfant. Il n'a rien choisi » ⁹. Ses souvenirs d'enfant et l'histoire des jeunes filles imaginée dans « L'Arbre Yama » abondent dans l'impuissance, la souffrance et la vulnérabilité des plus petits piégés par des conflits armés où ils ne comprennent rien. À la terrible sensation de la terreur s'ajoute celle de la faim dans le conte autobiographique de 2020. Il s'attaque à préciser que celle-là serait très éloignée de la notion actuelle : « Non pas un creux, mais un vide, au centre de mon corps, tout le temps, à chaque instant, un vide que rien ne peut combler, que rien ne peut rassasier. Une faim du jour, de la nuit, du dehors, du dedans, dans mon lit, dans la cuisine, en dormant, en marchant » ¹⁰. En définitive, dans ce conte, Le Clézio résume ce que la guerre a signifié pour lui et les indélébiles et profondes traces qu'elle lui a laissées pour la vie, jusqu'à affirmer que « [...] la guerre tue les enfants. [...] on ne peut pas vraiment être un enfant quand on est né dans une guerre » ¹¹. Voilà pourquoi, peut-être, il la reprend comme sujet dans de différents récits dont les jeunes personnages se retrouvent au cœur de conflits armés, dans l'objectif de souligner les graves et irréparables séquelles de ces confrontations insensées et meurtrières sur leurs existences.

Les vies de Watson et Mari, les héros respectifs dans chacun des deux récits choisis d'*Histoire du pied*, constituent une continuation de la révision des lieux communs dans la littérature leclézienne, quant à renouveler des *déjà vus* à propos de réalités inhumaines et intolérables, telles que l'immigration ou la guerre, qui se répètent au fil des ans, au fil des siècles, comme si de rien n'était, malheureusement pour les victimes qui les ont souffertes (et celles qui continueront à les souffrir), pendant que la communauté internationale détourne le regard ou n'adopte pas suffisamment de mesures pour éviter ces catastrophes humanitaires indignes. La littérature leclézienne s'occupe donc, d'en éviter l'oubli et d'en garantir la prise de conscience parmi ses lecteurs pour, au moins, semer la révolte morale.

⁷ *Ibid.*, p. 105.

⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁹ *Ibid.*, p. 109.

¹⁰ *Ibid.*, p. 128.

¹¹ *Ibid.*, p. 134.

2. LE CLÉZIO : TÉMOIN LITTÉRAIRE DES TRAGÉDIES DU XXI^E SIÈCLE

2.1. Immigration, souffrance et espoir dans « Barsa ou barsaq »

À la manière d'un film d'action, la vie du jeune sénégalais appelé Watson ainsi que celle de sa petite amie Fatou, qui gagnent leur vie comme ils peuvent (lui comme guide touristique amateur, elle dans un restaurant dont sa tante est la propriétaire) tournera vers la tragédie depuis le moment où l'idée de partir en Espagne, de façon illégale bien sûr, prend forme et s'incorpore à leur vision d'un bel avenir. Un avenir qui se marque un seul objectif, qui se dessine comme un binôme de contraires : réussir ou mourir, car *Barsa* (le nom populaire en langue catalane de la ville de Barcelone) est l'incarnation du succès, de l'opportunité. L'autre option est *barsaq*, qui signifie *mort* en wolof¹². Le désespoir, et peut-être le malheureux dénouement de l'histoire des jeunes immigrants, restent déjà bien exprimés par la dualité proposée dans le titre de cette nouvelle.

La rapidité dans la succession d'événements qui montrent au lecteur toute une aventure en peu de pages, à notre avis, apparaît comme un élément innovateur dans ces deux nouvelles d'*Histoire du pied*, par rapport à d'autres récits précédents, où l'auteur s'attarde et se recrée dans une façon de raconter lente et poétique, pleine de descriptions et réflexions, ainsi que de petits détails et contemplations. Par contre, cette stratégie littéraire d'utiliser un rythme ou progression rapides de plusieurs événements, contribue à exciter l'intérêt du lecteur, qui reste attrapé par la *vérité* de l'histoire qui compte avec tous les *acteurs* et éléments qui entourent et appuient la folle décision de partir, la dangereuse traversée et l'arrivée illégale, et qui annoncent la tragédie presque inéluctable, un lecteur qui espère le miracle du *happy end*, le cœur serré mais sans trop d'espoir.

Ces *acteurs* sont les personnes intéressées qui conseillent de partir, les amis qui rêvent aussi de traverser l'océan pour gagner beaucoup d'argent, aveuglés par le mirage de l'Europe, les familles qui prêtent l'argent pour payer le passage, les différents membres et intermédiaires des associations criminelles qui organisent les voyages dans de conditions précaires, la police qui guette les immigrants, l'incertitude de l'avenir dans ces nouveaux territoires parfois hostiles. De l'autre côté reste Fatou à attendre des nouvelles de celui qui part ainsi que le billet d'avion promis par Watson qui lui permettra d'aller le rejoindre, sombrant dans le désespoir quand le temps passe et elle n'en reçoit rien, ignorant le sort de son ami dans une inquiétude grandissante.

Le Clézio, en qualité de narrateur omniscient, présente le survol de l'idée qui est le prélude du départ dans les pensées de Watson, qui se fait dans son imagination de belles images qui promettent un beau destin, une espèce de *vie en rose* :

¹² C'est la langue la plus parlée au Sénégal qui cohabite avec le français. Elle est aussi parlée en Gambie et en Mauritanie, entre autres pays.

Watson parlait de s'en aller. Cela faisait quelque temps déjà. Il regardait la mer, il disait que là-bas, de l'autre côté, il y avait des îles si près qu'à la nuit, quand le ciel était clair, on pouvait voir les lumières au-dessus de l'horizon. Ces îles étaient grandes et très belles, et là se trouvait la porte pour aller à Barsa, en Espagne, pour trouver une nouvelle vie, pour changer sa destinée¹³.

Il s'agirait d'un mirage bâti sur des fantaisies nées des commentaires qui couraient de bouche à oreille sur les succès de ceux qui étaient partis et revenus riches, exemples de bonheur trouvé dans ces terres promises, étant en quelque sorte complices d'autres mésaventures. Le Clézio signale ces complices anonymes quand Fatou écoute d'autres jeunes :

[...] ce que les garçons et les filles disaient, quand ils parlaient des films qu'ils avaient vus à la télé, ou des jeux vidéo nouveaux, des matchs de foot ou de volley, mais très vite la discussion tournait autour du voyage en Espagne, ceux qui étaient partis, l'argent qu'ils avaient gagné, et quand ils revenaient ils avaient de belles montres et des baskets neuves, ils étaient devenus riches. Chacun ajoutait quelque chose, un bruit entendu dans la rue, une histoire, un détail, une blague¹⁴.

La critique de mœurs a aussi sa place dans ce récit dans le fait de mettre en scène certaines habitudes du pays, telle que l'abandon des enfants nés d'une liaison antérieure quand les femmes se remarient si elles ont divorcé ou sont devenues veuves. Dans « Barsa ou barsaq », cette critique apparaît grâce au personnage de la mère de Watson qui, pour essayer de compenser l'abandon pour se remarier, lui fournit l'argent nécessaire pour que celui-ci puisse acheter son passage et partir clandestinement. L'auteur décrit la nouvelle famille de la mère de Watson après son mariage avec M. Sauvy, un homme riche avec qui avait eu des fils à son tour, et dans laquelle n'avait pas de place pour ce premier fils d'un autre homme, ce qui aurait eu certainement des conséquences dans la vie de ce garçon abandonné, épargné de l'amour maternel. Malgré l'embarras de se mêler à cette famille qui devrait être aussi la sienne, Watson décide d'aller dîner chez sa mère pour obtenir de l'argent. Ce sera une réunion assez désagréable où il ressent le mépris du mari de sa mère à cause de sa pauvreté. Les réflexions sur cet abandon, le manque de moyens économiques qui bornent l'éventail de possibilités, réduites pour Watson, possibles et réellement jouies par les fils de M. Sauvy, les procédures bureaucratiques, ..., se mêlent avec la décision de partir, augmentant la rage du jeune garçon contre sa mère. Watson finalement se rassure, car se voit capable de tout pour changer sa destinée :

¹³ LE CLÉZIO, J.M.G. : *Histoire du pied et autres fantaisies*, op. cit., p. 80.

¹⁴ *Ibid.*, p. 81.

Si elle avait donné un peu d'argent, ou simplement un coup de téléphone, est-ce qu'il aurait rêvé d'aller de l'autre côté ? Watson est resté évasif. Tout allait bien, il avait des projets, il travaillait dans cet hôtel. Il a dit aussi qu'il partirait bientôt, là-bas, dès qu'il aurait un visa. M. Sauvy a voulu s'en mêler : « Un visa ? Ça m'étonnerait, ils ne donnent pas le visa comme ça, il faut les moyens de vivre, un contrat. » Il le savait bien, ses fils en France, en Allemagne. « J'économiserai ce qu'il faudra, je peux faire ça comme tout le monde, non ? » Il s'est mis à détester cet homme, arrogant, si fier de son argent, de ses fils qui faisaient des études, leurs visas, leur vie facile. Il a détesté sa mère d'être avec lui, avec eux. Il est parti très vite ¹⁵.

Voilà le premier anneau de la chaîne de l'infortune accompli. L'argent dans les mains, l'idée prend forme dans les pensées de Watson. Les premiers pas du dur périple commencent pour ce jeune homme qui passe les derniers jours dans son pays avec l'incertitude propre de ce qu'on fait à la dérobée, la peur dans le corps, l'espoir à l'esprit. Le Clézio recrée la scène de façon vivide :

Pendant trois jours, Watson a attendu sur les quais, à Saint-Louis. La mer était mauvaise, ou alors il manquait des passagers, ou bien la police maritime patrouillait. Le matin, il marchait le long des quais, il regardait les bateaux. Il portait un sac en plastique contenant quelques affaires, juste un savon, un rasoir, des cigarettes, un paquet de biscottes, une paire de baskets neuves. Sur les quais, il pouvait reconnaître ceux qui devaient partir, ils avaient le même sac en plastique et cette façon de marcher, un peu penchés, cette façon de détourner le regard, de se cacher derrière leurs fausses Ray-Ban ¹⁶.

L'ambiance oppressive et tense vécue par Watson, l'inquiétude qui lui provoque l'absence d'appétit, la concentration pour être aux aguets, mélangée d'une nostalgie de beaux souvenirs et de la mélancolie de ce qu'on n'a pas encore quitté, mais qui sera bientôt loin, et qui sont les mêmes pour tous ceux qui attendent, sont décrites par Le Clézio avec un mélange de réalité et de poésie :

Watson n'a rien mangé depuis qu'il a quitté l'île, juste quelques biscuits, une orange achetée au marché. Il s'est assis sur le bord du quai, il regarde le bras de mer qui brille entre les pirogues. Des touristes se promenaient, prenaient les enfants en photo. Watson pense qu'il n'y a pas longtemps il aurait essayé de leur soutirer un peu d'argent, il leur aurait parlé en anglais, pour leur proposer ses services comme guide dans une ville qu'il ne connaît pas. Mais à présent il se sent différent, comme s'il était déjà loin, un étranger. Il pense à Fatou, est-ce qu'elle regarde la mer, elle aussi, est-ce qu'elle pense à la mort ? ¹⁷

¹⁵ *Ibid.*, p. 90.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 92-93.

¹⁷ *Ibid.*, p. 93.

Après avoir décrit l'attente angoissante de ceux qui se cachent à l'affût du départ, désiré et craint, notre auteur annonce le moment à l'impromptu. Il décrit les mafias bien organisées dont l'appât du gain ne connaît pas de limites, ne se souciant pas des gens qui envoient presque sûre et directement à la mort, n'ayant pas d'autre intérêt que leur bénéfice économique ; les mafias qui, pour que leur affaire continue, donnent à leur clients des indications pour éviter d'être renvoyés une fois arrivés à destination. Le Clézio énumère ces astuces dans les phrases reproduites au style direct faufilees entre la description de la pirogue et la voix du narrateur :

La pirogue est très longue, très belle. Effilée comme une fusée. C'est une plaisanterie de passeurs : « Avec celle-là, tu pars pour la lune mon vieux. » Eux ne sont pas du voyage. Ils se contentent d'amener les clients, de prendre l'argent et d'en donner une part au pilote. « Pas de papiers, rien pour qu'on vous reconnaisse, vous êtes du Mali, comme ça pas question de vous ramener en bateau, vous ne connaissez personne, vous allez à Barsa, et après en Allemagne, vous avez un parent qui vous attend là-bas, vous ne savez pas à qui appartient la pirogue, vous ne savez pas comment s'appelle le pilote, vous ne savez pas comment je m'appelle¹⁸.

Et voilà comment Le Clézio représente son personnage principal qui répond à l'appel muet, au signal que personne n'a lancé mais qui a été reconnu d'ailleurs par tous les passagers, et prend sa place sur l'embarcation minable :

Ce soir le départ a eu lieu, un peu avant le coucher du soleil. Les pirogues des passeurs partaient à la nuit, pour ne pas être repérées par les garde-côtes. Personne n'a averti personne, et pourtant tous les voyageurs sont là, sur le quai, avec leurs maigres bagages. Watson attend son tour, et quand le passeur dit son nom, il s'avance. La pirogue-fusée est à l'extérieur, il faut enjamber deux ou trois bateaux pour monter à bord. Watson s'assied à sa place, à l'avant, directement sur le plancher¹⁹.

Le manque d'humanité des mafias est souligné dans ce récit leclézien mettant en scène les différents intermédiaires sans scrupules, ayant chacun leur rôle dans l'engrenage presque suicidaire. Ziggy est le recruteur, celui qui convainc du bonheur à portée de main pour ceux qui décident de partir, mais qui reste à l'arrière-plan à l'heure d'*encaisser* l'argent des billets des passagers ou d'utiliser des moyens violents contre ceux qui n'ont pas assez d'argent pour se payer la place :

Ziggy n'est pas là. Il a envoyé deux passeurs, ce sont eux qui collectent l'argent dans la pirogue. Watson tend la liasse de billets, et le passeur les compte un à un avec dextérité, puis il les enfourne dans une serviette de cuir, genre homme d'affaires. À l'arrière de la pirogue, un des passagers n'a pas l'argent, ou il manque quelque chose,

¹⁸ *Ibid.*, pp. 91-92.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 93-94.

l'autre passeur lui crie de descendre, l'insulte, le bouscule, et la pirogue oscille dangereusement. Puis tout se calme ²⁰.

Le Clézio s'introduit dans la tête de son personnage pour faire participer les lecteurs de la joie ressentie par le jeune, qui se montre insouciant envers les dangers et heureux de se voir déjà presque parti, une joie qui se mêle aux pensées positives et la visualisation de l'arrivée en Espagne, à la manière d'un voile subtil capable de cacher la possibilité de noyade qui finirait avec tout espoir :

Il pense qu'il a de la chance parce que dans le cas où la pirogue embarquera l'eau de mer ira vers l'arrière, et puis c'est bien d'être à la proue, on entend moins la vibration du moteur et si quelqu'un est malade, on ne sent pas le vomi. Il imagine qu'il sera le premier à voir la terre, il ne dormira pas pour apercevoir la lumière de Barsa avant tout le monde ²¹.

Notre auteur ménage parfaitement le mélange de rêve et de réalité avant ce départ si attendu pour remettre le lecteur les pieds sur terre. Il s'impose de manière abrupte et les rêveries disparaissent à travers les troubles sensations du jeune migrant quand le pilote apparaît, sans saluer, sans faire la moindre attention à ses passagers, les utilisant comme point d'appui pour gagner son poste sur la pirogue : « Le pilote arrive, c'est un vieux sec, l'air méchant, noir comme un Soudanais, une vieille serviette enroulée autour de sa tête en guise de turban. Il monte par la proue et il court pieds nus vers l'arrière, en équilibre sur le rebord, en s'appuyant au passage sur les têtes » ²². Au milieu de cette situation d'une froideur inquiétante, la prose poétique de Le Clézio saisit l'occasion d'offrir une belle description du paysage où se produit le bruit de démarrage de la pirogue, qui glisse laissant derrière elle un beau coucher du soleil, dans l'essai d'adoucir l'amère incertitude du départ :

Et tout de suite, le moteur rugit, s'étrangle, rugit encore et crache de l'eau, et les deux passeurs sautent sur le côté et regardent la pirogue partir sans un geste. La pirogue glisse sur le fleuve, chassant les pélicans tandis que le soleil disparaît derrière la Langue de Barbarie, dans une lueur d'incendie. À part le long cri du moteur, il n'y a aucun bruit ²³.

Mais Le Clézio ne prétend pas fausser la réalité, tout au contraire. Il n'épargne pas la cruauté de l'aventure, les imprévus commençant bientôt après le départ. Heureusement, notre auteur introduit un coup d'effet quand le lecteur ne peut que penser à la tragédie presque certaine : Watson peut vaincre la difficulté survenue et grâce à

²⁰ *Ibid.*, pp. 94-95.

²¹ *Ibid.*, pp. 93-94.

²² *Ibid.*, pp. 94-95.

²³ *Ibid.*, p. 95.

lui, à son expérience comme pêcheur, le voyage peut continuer quand le pilote meurt subitement et il s'apprête à conduire la pirogue à destination. Mais cette chance première cache une néfaste tournure dramatique qui marque le développement des événements pour ceux qui perdront la vie dans la traversée ainsi que pour Watson dès qu'il met pied à terre dans un territoire espagnol :

C'est la fin du jour, après tant de jours et de nuits en mer. Le moteur Evinrude de 25 CV tombe en panne. Watson à la barre, c'est lui qui conduit la pirogue. Le pilote est plié en deux à l'avant, enroulé dans une toile cirée, il crache du sang. Son ulcère s'est ouvert, il va probablement mourir. Alors, c'est Watson qui a pris les commandes, parce qu'il est d'une île et qu'il sait conduire un bateau²⁴.

À la manière d'une descente aux enfers, comme si les pauvres n'avaient pas le droit au bonheur, quand le lecteur pouvait apercevoir la lumière au bout du tunnel, Le Clézio fait un autre tour de manivelle surprenant qui éloigne définitivement Watson de la vie rêvée à Barcelone. La fin du voyage réserve une désagréable surprise, un coup d'assommoir, pour le jeune immigrant qui avait sauvé l'embarcation du naufrage après la mort du pilote et l'avait conduite à terre, car les policiers espagnols croient qu'il était le pilote de l'organisation et donc, le responsable de la mort des voyageurs dont les cadavres ont pu être récupérés. Watson cherchait la liberté et améliorer son destin, il trouve une prison et un procès qui finira avec son envie de vivre. L'arrivée en Espagne a les noms de différentes villes appartenant aux îles Canaries et résulte navrante, la liste des lieux y visités étant l'hôpital, le CIE (Centre d'Internement ou de détention d'Immigrants), la morgue et la prison :

Dans la cellule, cela sent la sueur, l'urine, et cette odeur que Watson ne peut pas oublier, l'odeur de la mer mêlée au gasoil, l'odeur de la mort. Quand il est sorti de l'hôpital de Lanzarote, les policiers l'ont mené à la morgue, pour qu'il voie les dix-huit corps allongés sur ces civières, leurs visages marqués par la mort et par le froid du frigo, leurs habits raidis, leurs pieds nus, portant à la cheville gauche une étiquette avec une date²⁵.

Le passage décrivant Watson amené à la morgue par les policiers afin qu'il identifie les corps récupérés après le naufrage présente une situation dramatique, sordide et surréaliste dans la vie de cet immigrant qui, mis en face des cadavres de ceux qui avaient partagé avec lui la pirogue, voit s'évanouir son rêve d'atteindre un autre avenir. Dans ce scénario froid et agaçant, tous les étrangers sont des victimes, et Watson l'est doublement :

Les policiers lui ont crié des questions, leurs noms, leurs pays, leurs familles, mais lui n'avait rien à leur dire. Il ne savait rien d'eux. Il a reconnu le vieux pilote, son visage

²⁴ *Ibid.*, p. 106.

²⁵ *Ibid.*, p. 112.

était couleur de cendre, la mer avait emporté son turban. Les jeunes gens paraissaient endormis. L'odeur du formaldéhyde lui a donné envie de vomir, les policiers étaient masqués ²⁶.

De façon générale, nous assurons que Le Clézio construit le personnage de Watson avec une profonde vraisemblance, pareil à tant de personnes qui ont vécu cette terrible expérience dont les moyens de communication se font l'écho très fréquemment au premier monde. Un personnage écrasé par le système judiciaire qui cherche à le condamner, dépourvu de son humanité en vertu de sa condition d'immigrant sans ressources, déçu par le manque d'empathie et la malchance, insensible à tout espoir, qui sombre dans le puits noir de la dépression :

La sixième chambre de l'Audience Provinciale de Las Palmas l'interroge, le menace, l'avocat du gouvernement demande l'exemple, vingt ans sans pardon, pour avoir mené à la mort les dix-huit passagers de la patera, Watson reste immobile, il n'écoute plus l'interprète qui lui parle en anglais. Il est assis dans la cellule, quand vient l'heure de sortir il reste immobile dans la cour sèche, il se tourne vers le soleil ²⁷.

Le récit de Le Clézio ne se borne pas à l'aventure du jeune qui part mais aussi aux souffrances de ceux qui doivent continuer à vivre sans savoir ce qu'il est devenu, s'ils peuvent continuer à penser que son être aimé est encore en vie. Le personnage qui incarne le rôle de celui qui attend est Fatou, la petite amie de Watson. Le moment du démarrage marque le début des péripéties de Watson mais aussi celui du désespoir de la jeune femme, tout à fait semblable à celui qui auront souffert tant de femmes, de mères et de pères, de frères et sœurs et d'amis. Fatou reste à attendre une lettre, un message, une preuve. Son état d'esprit passe par de différentes étapes. L'espoir initial devient bientôt une incertitude à peine apaisée par le souvenir des promesses et du bonheur dans l'intimité des derniers moments passés ensemble :

La mer est immense, et Watson est perdu au milieu, dans un autre monde. Peut-être à Barsa, loin de tout. Bientôt un an que Watson est parti, Fatou se remémore cette matinée, le moment où il est monté dans la chaloupe et qu'il lui a fait un signe, le soleil se levait sur le continent, les immeubles de la ville étaient éclairés. Il est parti, et tout était terminé. Il n'a pas téléphoné, il n'a pas écrit. Il avait dit : dès que j'aurai un travail tu viendras me rejoindre, je t'enverrai le billet d'avion ²⁸.

Dans cet état d'incertitude et d'alerte, la mer, élément omniprésent dans la littérature leclézienne, devient un espace d'union et, à la fois, de séparation entre les deux jeunes. Fatou l'observe en quête d'un signal rassurant. Elle voit passer

²⁶ *Idem.*

²⁷ *Ibid.*, p. 113.

²⁸ *Ibid.*, p. 99.

d'autres bateaux, d'autres gens qui partent. Elle se perd dans ses pensées : « Parfois une pirogue passe fendant les vagues vertes. Elle est trop loin pour que Fatou puisse distinguer les passagers, elle devine des femmes enveloppées dans leurs voiles, des pêcheurs. L'embarcation suit la côte, disparaît dans le creux, reparaît, on dirait un étrange poisson noir »²⁹.

La critique sociale continue dans ce contexte d'immigration, car Le Clézio profite du regard et des pensées de Fatou pour souligner les limitations imposées aux jeunes filles des pays *pauvres* qui jamais n'auront les mêmes opportunités pour s'épanouir en fonction de leurs désirs et leurs efforts. L'écrivain insère dans ses pensées cette revendication d'égalité et d'équité pour que les femmes de toutes les latitudes aient le droit d'être heureuses, de choisir l'avenir de leurs vies en toute liberté, dans des conditions raisonnables et humaines :

Peut-être qu'un pêcheur recueille les filles perdues en mer, dans ses filets, et les emporte dans sa barque jusqu'à un autre monde, où tout est différent, où la vie peut recommencer ! Comme dans les magazines que feuillette parfois Fatou, où les filles vont à l'école, à l'université, apprennent un vrai métier, deviennent des vraies femmes qui vivent dans un appartement, à un étage si élevé qu'on voit la ville avec un regard d'oiseau, rencontrent d'autres femmes, d'autres hommes, connaissent l'amour et le mariage, voyagent à Paris, à Berlin, en Amérique !³⁰

Les personnages féminins créés par Le Clézio sont courageux et résilients. Fatou en est un exemple. Quand l'attente devient insupportable pour elle et suffoque à cause de l'incertitude, elle choisit aussi l'action et le risque face au néant de sa vie sans Watson. L'amour et l'espoir que son cœur abrite la convainquent de la possibilité certaine de pouvoir le retrouver dans un pays lointain, cet homme dont elle n'a rien su depuis très longtemps. En quelques lignes, Le Clézio recense les échelles du long et dur parcours suivi par Fatou et les difficultés de sa recherche qui se heurte à l'indifférence instaurée envers les immigrants en Europe :

Partir à la recherche de Watson, c'est remonter le temps. Fatou a suivi la piste, la grande pirogue jusqu'à Tarfaya, puis la route en camion jusqu'à Tanger. Elle a passé le grillage électrifié qui sépare le Maroc de Melilla, elle a pris un ferry jusqu'en Espagne. Elle a réussi, parce que Watson l'avait fait. Chaque fois qu'elle a rencontré un passeur, un aiguilleur, même un agent de la sécurité ou un portefaix, elle a montré la photo de Watson. Mais pour eux un Noir est un Noir, ils en voient mille par jour, des grands, des petits, des maigres et des gros, de couleur de charbon de bois et d'autres gris pâle, d'autres presque verts³¹.

²⁹ *Ibid.*, p. 98.

³⁰ *Idem.*

³¹ *Ibid.*, p. 103.

Le Clézio concentre aussi, dans peu de mots et une belle et illustrative comparaison, l'expérience extrême de vulnérabilité et désarroi des immigrants à travers les sentiments de cette femme, seule, engloutie dans la marginalité, dans une Barcelone inconnue et insensible : « C'est la vie à Barsa, si loin de tout ce qu'elle connaît, un pays étranger où les voyageurs venus de l'autre bout de la planète s'accrochent comme des moules à leur récif, dans la crainte que la prochaine vague les emporte »³². Et la cruelle réalité fait que sa foi et sa conviction de retrouver Watson fondent comme un glaçon sous le soleil : « Fatou est retournée à sa chambre, elle a pleuré cette nuit-là parce qu'elle a pensé qu'elle ne retrouverait jamais Watson, elle était si seule et si faible et cette ville si grande et si brutale, et aucune ville ne le rendrait jamais, aucune ville ne rendrait jamais ceux qui s'étaient perdus »³³.

Heureusement, et dans un autre nouveau tour de manivelle qui surprend agréablement les lecteurs qui font confiance à une justice poétique, après tellement de souffrances et injustices, le miracle se produit. À la fin de cette émouvante histoire, l'écrivain dévoile la triste destinée vécue par Watson de laquelle il est sauvé par le courage et la volonté de fer de sa jeune amoureuse qui a su rebrousser chemin depuis Barcelone jusqu'aux Îles Canaries, d'où Watson n'était jamais sorti, où il s'était déclaré vaincu et désertait les instincts primaires de survie :

Fatou trouve Watson qui ne mangeait plus dans l'infirmierie de Tahiche et ils le lui ont rendu sous peur qu'il n'y meure, ce qui serait une mauvaise nouvelle pour la réputation de la prison. Fatou trouve un travail aux Cèdres, une résidence pour des Anglais oisifs et s'occupe de la guérison de Mahama³⁴.

Après tant de souffrances, Le Clézio propose un dénouement juste et prometteur pour les deux jeunes qui acquiert la dimension d'un chant d'amour et d'espoir car il présente Watson qui retrouve le goût de la vie sous les douces caresses de Fatou : « Il n'a besoin de rien d'autre, seulement des mains dures et chaudes de Fatou sur sa peau. Ils ne se sépareront plus, ils resteront ensemble à jamais, jusqu'à la vieillesse »³⁵. Mais le lecteur saura, au plus profond de soi, que ce *happy end* n'est pas très commun parmi les migrants, même pour ceux qui, malgré les grandes difficultés et pièges, réussissent à gagner l'Europe. Et cela, sans oublier ceux qui n'arriveront même pas à y pouvoir débarquer, leurs espoirs ensevelis au fond de l'océan.

³² *Ibid.*, p. 115.

³³ *Ibid.*, p. 116.

³⁴ *Ibid.*, p. 118.

³⁵ *Ibid.*, p. 120.

2.2. La guerre sous le regard infantin dans « L'Arbre Yama »

Cette nouvelle recrée les affreux dangers auxquels sont exposées deux filles piégées dans un conflit armé où la carte blanche pour commettre n'importe quelle atrocité sans merci devient la règle générale. Les intérêts économiques, plus précisément le contrôle des territoires où se trouvent les gisements de diamants du pays, seront à la base du conflit.

La thématique de la guerre est un sujet récurrent dans la littérature leclézienne, tellement notre auteur le considère inhumain et déplorable, étant donné la vulnérabilité des plus petits qui n'ont pas les moyens de se défendre de l'égoïsme et l'avarice des adultes absolument insensibles à la dévastation et la souffrance qui s'en dégagent.

« L'Arbre Yama » est aussi l'histoire d'une admirable amitié, de l'instinct de survie et de comment la nature, une fois de plus dans l'œuvre leclézienne, joue un rôle protecteur et bienfaiteur. Le personnage principal est Mari, et comme d'autres des personnages lecléziens, a toujours ressenti une profonde liaison avec la nature aux origines ancestrales depuis toute petite, quand sa grand-mère, prénommée Yama aussi, l'amenait jouer près du grand arbre. Elle établit une profonde connexion et tendre relation avec lui :

Elle ne sait pas le nom de l'arbre, ni son âge, ni comment il a poussé là. Il est seul de son espèce au milieu de la savane sèche, non loin d'une petite rivière. Il était là avant tout le monde, avant même que les hommes aient construit le village de Kalango. Avant les champs et les brûlis. C'est pourquoi les hommes l'ont épargné, ou bien l'ont oublié ³⁶.

La petite Mari l'embrasse comme elle le ferait avec sa grand-mère pour le sentir vivant et atteindre un état de communion avec lui en particulier et avec la nature en général, ce qui résulte également un lieu commun dans la littérature leclézienne postérieure à 1978. Le Clézio décrit, à l'aide de belles personnifications, la relation entre la jeune fille et l'arbre qui fait partie de ses beaux souvenirs d'enfance et qui, plus tard, pendant le conflit, lui servira de refuge protecteur pour elle et son amie contre les insurgés, comme l'auraient fait les bras ou le ventre d'une mère :

Quand Mari arrive c'est un rituel. Elle va droite à l'arbre pour le saluer [...], elle pose ses mains sur le tronc. La peau de l'arbre est très lisse, comme celle des mains des vieilles femmes. Striée de petites rides verticales, parsemée de verrues, de taches, de cicatrices. Elle appuie sa joue contre le tronc, elle pose son front contre l'écorce, pour sentir sa fraîcheur. Elle met son oreille contre sa peau, pour entendre le bruit de la sève qui coule en lui. Cela fait une légère vibration, Mari la sent par la peau de son visage, pour tout son corps quand elle écarte les bras et se colle contre lui ³⁷.

³⁶ *Ibid.*, p. 124.

³⁷ *Ibid.*, p. 125.

La guerre arrive à la vie de Mari et son amie Esmée de façon abrupte quand le conflit éclate finalement, malgré avoir été longuement prévu mais sans y croire réellement : « C'est au cours de cet été 2003 que les choses se sont gâtées. On parlait de la guerre, mais c'était loin, ailleurs, c'était de l'histoire ancienne. Les rebelles avaient lancé des attaques, dans le nord, à l'ouest, les forces internationales allaient sûrement résoudre les problèmes »³⁸.

Le Clézio approche le lecteur des moments cruciaux dans la vie des habitants piégés par les conflits, avec des détails qui ne sont pas racontés par les journaux télévisés. L'auteur fait suivre le chemin de la jeune fille quittant l'école sans comprendre la barbarie et la destruction qui s'instaurent, dans une ambiance de cauchemar, de violence et d'insécurité, pour rentrer chez elle à la recherche de la protection des adultes. Elle n'y trouve que désolation : « Mari avançait dans la maison vide, les mains tendues en aveugle. Tout à coup elle n'a plus su où elle était, ce qui lui était arrivé, comme si cette très longue journée lui avait fait perdre connaissance »³⁹.

À continuation, Le Clézio raconte le parcours de la fuite de Mari prenant en charge son amie Esmée, quand elles quittent la ville et se dirigent chez la tante de Mari qui habite un petit village, pour se mettre à l'abri de la menace qui plane sur elles, les proies les plus faciles. La tante leur rappelle les horreurs de la guerre, la brutalité des combattants qui s'acharnent, pleins de couardise et de férocité, sur les plus faibles : « [...] s'ils vous prennent vous serez leurs esclaves, s'ils vous prennent ils vous violeront et vous couperont les mains pour que vous ne puissiez plus vous marier, ils sont maudits, des démons, ils vous laisseront mourir sur une fourmilière [...] »⁴⁰. Cet avertissement mènera sans doute à la mémoire du lecteur les témoignages des femmes victimes des violentes guerres qui ont ravagé récemment l'Afrique ainsi que d'autres pays, même en Europe.

Le Clézio fait appel à la nature pour fournir aux fillettes un refuge sûr, au cœur de l'arbre Yama, qui se trouve loin du village donc, éloigné de la pulsion meurtrière des combattants. Les jeunes amies s'installent à l'intérieur du grand tronc où se produit une assimilation avec l'image de l'utérus maternel qui aime, protège et attend. Elles quittent le village de la tante et gagnent le tronc qui devient leur cachette, dans l'espoir d'échapper la folie de la guerre et de survivre : « C'est ici chez elle, le bout du voyage. Elle en a rêvé depuis des jours, peut-être même depuis qu'elle est arrivée au lycée des sœurs. Ici la folie des hommes ne peut pas entrer, c'est loin de l'avidité des hommes pour le pouvoir, de leur soif de sang, de leur désir de diamants »⁴¹.

³⁸ *Ibid.*, p. 132.

³⁹ *Ibid.*, p. 137.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 141.

⁴¹ *Ibid.*, p. 144.

Dans cette cachette fraîche, accueillante et rassurante, notre auteur trouve l'occasion parfaite pour que son personnage ait le temps de réfléchir et se rendre compte de l'affreuse situation dans laquelle elle et son amie se trouvent, et voilà donc que la rage jaillit contre les avaricieux responsables de la folie insensée qui s'est étalée au pays et qui constitue, sans doute, la raison pour laquelle les hommes se battent et sèment la destruction : « Pourquoi les hommes doivent-ils s'entretuer pour une poignée de diamants? Des cailloux cassés arrachés à la boue des fleuves [...] Maudits ceux qui les vendent, maudits ceux qui les achètent. C'est la voix de Yama qui parle par la bouche de Mari, c'est sa colère qui la brûle »⁴².

Le Clézio donne sa place au récit aux enfants soldats, un autre terrible et incompréhensible effet collatéral dans ce type de conflits. La nature évite aux jeunes filles la rencontre avec eux par le biais d'une hyène qui renforcera la protection de l'arbre, car les traces laissées par l'animal autour du tronc feront disparaître celles des fillettes et donc, personne ne pourra soupçonner leur présence à l'intérieur de l'arbre : « Alors, les enfants ne viendront pas, avec l'esprit troublé par la poudre de fusil mélangée à la cocaïne, les enfants fous qui tuent leurs parents et mutilent leurs petites sœurs, ils ne trouveront plus nos traces puisque les ongles de l'hyène se sont enfoncées dans la terre et ont effacé nos marques »⁴³.

Comme dans le cas de « Barsa ou barsaq », Le Clézio décide un dénouement heureux dans « L'Arbre Yama » pour ces filles qui ont tant souffert. Les hostilités finies, elles quittent l'arbre qui les a gardées et sauvées. Mari, non sans regarder en arrière pour ne pas oublier l'horreur de la guerre, pense à l'avenir où elle jouera un rôle transformateur pour l'éducation qu'elle va assurer aux nouvelles générations, dans le dessein de leur faire abhorrer la violence et faire confiance à la nature protectrice : « Elle pense aux villages dévastés, aux enfants à qui elle va apprendre à lire et à écrire, à l'arbre Yama près de la rivière, qui l'attend »⁴⁴.

3. CONCLUSION

Après la brève étude des sujets traités dans les nouvelles « Barsa ou barsaq » et « L'Arbre Yama », nous sommes en disposition d'affirmer que Le Clézio n'a jamais quitté son versant engagé et n'a jamais cessé de mettre sous l'objectif de sa caméra particulière les expériences de personnages qui souffrent ou qui sont le cible d'injustices qui devraient être déjà bannies d'un monde qui se voudrait moderne, avancé et développé. Il continue cet engagement dans sa dernière publication en 2023, intitulée *Avers. Des nouvelles des indésirables*. Mais, hélas ! ce monde n'a pas encore réussi

⁴² *Ibid.*, p. 147.

⁴³ *Ibid.*, p. 149.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 153.

au XXI^e siècle, moment où les civilisations ont accumulé énormément d'expérience, d'évolution et/ou des révolutions qui auraient pu améliorer les conditions de vie de toute l'Humanité, l'adoption de principes universels présidés par une conception pacifique de la coexistence entre les différents groupes sociaux et les différentes cultures, prête à éliminer le pire de l'être humain (la violence, l'égoïsme, l'avarice, le manque de solidarité, ...) pour que s'instaurent à sa place le respect mutuel, l'empathie et le droit à mener une existence avec de la dignité et d'opportunités pour tous les êtres humains.

Comme affirme González Hernández à propos du traitement des confrontations armées dans le roman leclézien *Étoile Errante*, le message de cette littérature est toujours émis du côté de la positivité, de l'espoir et de la foi en l'avenir de l'Humanité :

[...] sa vision du monde le porte toujours à dénoncer la cruauté, les excès de la société moderne, la guerre. À travers son écriture, Le Clézio rappelle au lecteur la possibilité de jeter un pont avec son passé mythique, afin de rétablir —comme l'ont fait Esther et Nejma— les liens brisés et contribuer au discours de la paix⁴⁵.

Le Clézio souligne constamment, et il le fait encore une fois dans *L'Enfant et la guerre*, grâce à sa propre expérience d'enfance dans la ville de Nice occupée pendant la Deuxième Guerre mondiale, les terribles cicatrices laissées dans les plus jeunes par des comportements violents qui devraient déjà faire partie du passé, dans le dessein d'atteindre un état de fraternité si longtemps désiré. Un état qui devrait être une maxime consacrée dans la normalité, où les enfants grandiraient et s'épanouiraient en sécurité et liberté, loin du risque de batailles passées :

D'avoir eu faim, d'avoir ressenti la peur et le vide durant les premières années de ma vie ne m'a pas endurci. Mais cela m'a rendu violent. Sans doute est-ce le sort de tous les enfants nés au milieu d'une guerre. Non pas qu'ils voient des scènes de crime, de mort, de rapine, mais ils perçoivent de façon instinctive que les règles de la société n'existent plus, qu'il n'y a plus de douceur ni de partage, et qu'il existe quelque part, au-dehors, dans les rues désertes, derrière les façades bombardées, dans les terrains vagues piégés, une autre race d'hommes puissante et dangereuse⁴⁶.

En définitive, nous sommes convaincus que lire Le Clézio contribue à rapprocher le lecteur de l'idéal d'une nouvelle coexistence, dans laquelle personne ne puisse se sentir victime d'inégalités ou d'injustices dans aucun coin de la planète. Autrement dit, la littérature leclézienne mise sur une maxime : que personne n'habite un monde dérégulé, dans les mots d'Amin Maalouf, et que dans ce monde tous les enfants gran-

⁴⁵ GONZÁLEZ HERNÁNDEZ, A.T. : « *Étoile errante* de J.M.G. Le Clézio : une écriture spéculaire sur fond de guerre », in *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, Vol. 20, p. 70.

⁴⁶ LE CLÉZIO, J.M.G. : *L'Enfant et la guerre*, op. cit., p. 151.

dissent dans la sécurité, la liberté et le bonheur comme ceux que le jeune Le Clézio, fuyant le conflit en Europe, a pu jouir au milieu des grands espaces naturels en Afrique⁴⁷ et qui ont contribué à guérir son esprit de ses blessures de guerre.

BIBLIOGRAPHIE

- AISSATOU, A. : « Dire la guerre. Le Clézio et la quête itérative de la paix », in *Esthétique de la guerre, Éthique de la paix. Un siècle de littérature sur la Grande Guerre*, Classiques Garnier, 2021, pp. 249-262.
- CARRILHO, M.C. : « Étoile Errante, de J.M.G. Le Clézio : L'Histoire dé-historisée », in *Carnets, revue électronique d'études françaises de la association portugaise d'études françaises*, Première Série - 2 Numéro Spécial 10-11, 2011, pp. 147-158.
- CAVALLERO, C. : *Le Clézio, témoin du monde*, Calliopées, 2009.
- DREVE, R.E. : « Les récits d'enfance lecléziens – entre autobiographie et fiction », in *Carnets, revue électronique d'études françaises de la association portugaise d'études françaises*, Première Série - 2 Numéro Spécial 10-11, 2011, pp. 133-144.
- DUDEANU, M.I. : « Mémoire de la guerre dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio », in *Cahiers Linguatek*, 2021, pp. 129-140.
- GONZÁLEZ HERNÁNDEZ, A.T. : « Étoile errante de J.M.G. Le Clézio : une écriture spéculaire sur fond de guerre », in *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, Vol. 20, 2005, pp. 59-70.
- LE CLÉZIO, J.M.G. : *Avers. Des nouvelles des indésirables*, Gallimard, 2023.
- *Chanson bretonne suivie de L'Enfant et la guerre*, Gallimard, 2020.
- *Bitna, sous le ciel de Séoul*, Seuil, 2019.
- *Histoire du pied et autres fantaisies*, Gallimard, 2011.
- *Ritournelle de la faim*, Gallimard, 2008.
- LE CLÉZIO, J.M.G. : *L'Africain*, Gallimard, 2005.
- *La Quarantaine*, Gallimard, 1995.
- *Étoile errante*, Folio, 1994.
- *Désert*, Hatier, 1984.
- *Mondo et autres histoires*, Folio, 1978.
- MAALOUF, A. : *Le Derèglement du monde*, Livre de Poche, 2010.
- MOSER, K. : *J.M.G. Le Clézio : a concerned citizen of the global village*, Lexintong books, 2012.
- ONIMUS, J. : *Pour lire Le Clézio*, Ed. P.U.F. Paris, 1994.
- PAGÁN LÓPEZ, A. : « L'image lecléziennne, icône d'identité et de mémoire », in *Thélème*, 2018, pp. 291-303.
- REY MIMOSO RUIZ, B. : « Le Clézio et l'immigration : le tragique du réel », in *Voix Plurielles*, 2011, pp. 116-131.
- SALLES, M. : *Le Clézio, notre contemporain*, Presses universitaires de Rennes, 2016.
- *Le Clézio, peintre de la vie moderne*, L'Harmattan, 2007.
- SUEZA ESPEJO, M.J. : « Les Africaines de la littérature lecléziennne : individualités ou symboles ? », in *Approche de la culture féminine dans l'Afrique francophone*, Martin, J. et Duée, C., Indigo & Côté femmes éditions, 2021, pp. 223-255.
- SUEZA ESPEJO, M.J. & MERINO GARCÍA, M. M. : *JMG Le Clézio Prix Nobel de littérature : voyages et découvertes*, Ed. Libros Pórtico, 2013.
- THIBAUT, B. : « Immigration clandestine et marginalité », in *J.M.G. Le Clézio et la métaphore exotique*, 2009, Brill, pp. 101-119.

⁴⁷ Le Clézio écrit *Onitsha* et *L'Africain*, où il recrée les beaux souvenirs de son enfance, quand lui, son frère et sa mère ont pu finalement se réunir en Afrique avec le père de famille qui travaillait au Niger, après avoir passé ses premières années de vie dans l'expérience de la guerre à Nice.